

agriculture, quoique nous refusions de prendre part au cours de Lectures qu'il propose. Nous transcrivons avec plaisir dans ce Journal les Lectures qui pourront être faites par d'autres sur le sujet. Les souscripteurs auront par là l'avantage de faire une autre lecture, ou de lire d'autres discours que ceux que nous leur mettons constamment sous les yeux, et le Journal en deviendra plus intéressant.

Nous avons à remercier M. William Boa de la communication qu'il nous a adressée concernant son mode de culture. Nous savons que M. Boa est un excellent agriculteur pratique, et nous avons vu souvent sa ferme, depuis qu'il en a fait l'acquisition. Nous accueillerons avec plaisir sa correspondance, toutes les fois qu'il sera disposé à écrire sur des sujets liés à l'agriculture. Il s'est avancé hardiment, et à son grand honneur, à ce que nous concevons, pour nous aider à rendre ce journal utile. Il y a beaucoup d'autres cultivateurs qui pourraient suivre ce bon exemple, s'ils en avaient la volonté, mais qui ne paraissent pas disposés à informer les autres des bons systèmes qu'ils pratiquent, ou des résultats d'une culture particulière, ou du plan qu'ils peuvent avoir adopté dans leur pratique. Si d'autres peuvent rendre raison de la chose, ils ont plus d'expérience ou de tact que nous ne pouvons nous vanter d'en avoir.

CORRESPONDANCES.

A l'Éditeur du JOURNAL D'AGRICULTURE.

ENTRÉE DU CHEMIN DE VERTU,
22 Janvier, 1850.

MONSIEUR,—Je pratique l'agriculture en Canada depuis plus de vingt-cinq ans: je suis fâché d'observer que, quoique nous soyons dans un siècle de progrès, l'agriculture de cette province, loin d'avancer, a été à reculer, durant les trente dernières années, du moins dans cette partie du pays que j'ai eu occasion de connaître,

et dans ma propre localité, qui, pour ce qui regarde le sol et la situation, n'est surpassée par aucune autre de la province, si ce n'est le voisinage immédiat de la ville, où l'on peut se procurer du fumier. Il y a trente ans, les affaires pécuniaires des cultivateurs étaient meilleures; les terres rendaient plus de grains et entretenaient plus de bestiaux qu'elles ne font présentement, excepté celles qui sont passées entre les mains de cultivateurs anglais, et peut-être quelques-unes de celles de leurs voisins immédiats. Il y a eu un temps où les cultivateurs canadiens suivaient presque tous généralement la même routine; c'était d'alterner l'ensemencement en grain et la mise en pâturage. Les ravages de la mouche à blé et l'introduction de distilleries parmi nous ont eu l'effet de leur faire abandonner leur ancienne pratique, et peu d'entre eux ont trouvé ou adopté, depuis, un meilleur plan, mais ils ont été généralement de mal en pis. Le manque de blé, pendant plusieurs années, et les hauts prix donnés par les distillateurs pour d'autres grains, les ont induits à se défaire de la plus grande partie de leurs bêtes à cornes, et à labourer avec des chevaux, afin de pouvoir mettre une plus grande partie de leurs terres en culture, chaque année, pensant qu'en encourageant la fabrication de liqueurs enivrantes, ils remplissaient leurs bourses par la vente de tout ce que la terre produisait. Mais après plusieurs années d'épreuve, le compte ou la balance s'est trouvé entièrement en faveur des distillateurs. Il importait peu à ces derniers quel prix ils donnaient pour le grain, tant qu'ils purent vendre le *whiskey* à leur prix, tandis qu'en ensemençant, tous les ans, presque toute l'étendue de sa terre, le cultivateur épuisait son sol continuellement et de plus en plus, attendu qu'il n'était semé ni racines ni récoltes vertes pour l'entretien du bétail, et qu'en plusieurs cas, la paille était vendue, aussi bien que le grain. Il se fait très peu d'engrais sur les fermes: il est aisé de voir que les résultats d'une pareille pratique ne peuvent être que ruineux. Si un bon système est nécessaire pour réussir, c'est particulièrement en agriculture. Le manque d'un tel système est, à mon avis, ce qui met le plus grand obstacle au développement des ressources du Bas-Canada. Je pense qu'il est de l'intérêt de tous, et qu'il vous appartient en particulier, de soumettre aux cultivateurs du Bas-Canada quelque plan au moyen duquel ils pourraient, par leur travail et leur industrie, rétablir et entretenir la